

Fanny Taillandier
Les confessions
du monstre

roman



Flammariion

Les confessions du monstre

Fanny
Taillandier



Je travaillais, beaucoup. Je compulsais les chiffres de l'avenir devant un ordinateur cubique et ronronnant, dans un bureau de vingt personnes à ma semblance, et par les fenêtres immenses nous aurions pu voir des tours. Je ne regardais pas par la fenêtre. Le soir, lorsque j'arpentais les parvis dans la même direction que tous les autres, je levais parfois la tête et je trouvais cela beau. La beauté des quartiers d'affaires.

J'étais très aimable. On m'appréciait, beaucoup. Nous partions parfois en week-end à plusieurs, nous n'étions jamais fatigués. Et nous trouvons qu'il était important que les minorités soient reconnues. Les minorités, c'est à peu près tout, sauf les pauvres, qui sont la majorité. Mais nous ne les connaissons pas. Comme tous, j'étais contre le racisme, contre l'homophobie, pour l'extension du réseau TGV. Je ne voulais de mal à personne.

Quand j'avais vingt ans, personne n'aurait dit de moi que j'étais un monstre, et pourtant j'étais monstrueux.

Fanny Taillandier est née en France en 1986.

Flammarion

Les Confessions du monstre

Fanny Taillandier

Les Confessions du monstre

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-20812-9677-0

« Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat... »

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*

« Séjour où des corps vont cherchant
chacun son dépeupleur. »

Samuel Beckett, *Le Dépeupleur*

Injonction liminaire : si vous ne savez pas lire, si les mots que vous proférez, que vous entendez, vous ne les pesez pas, si vous ne connaissez pas le poids des mots, si pour aller plus vite vous vous êtes vous-même rendu esclave de phrases que vous n'avez pas choisies, si enfin pour vous, et sans même que vous ayez pris le temps de vous en rendre compte, le langage est l'aliénation suprême, qui vient s'ajouter à toutes celles que vous avez déjà admises avec la même inconscience morne, faites-moi le plaisir de refermer ce livre.

Je suis désormais célèbre : mon procès eut l'heur d'être de ceux qui font frémir les chaumières. Comme cela arrive peut-être deux fois par décennie, la ménagère se serrait contre l'épaule de son prolétaire, dans la lumière bleutée du téléviseur ronronnant. Il y eut, mordant l'échine du Citoyen honnête, cette charnelle tenaille de l'horreur ; on retrouvait à ce spectacle le sentiment perdu de l'incompréhensible humain, qui fouette le sang et contracte le système respiratoire. Le fait divers, le réel, atteignaient

la grandeur et l'envergure hurlantes du mythe. C'était si vivifiant qu'on en revint même à débattre de la légitimité de la peine de mort.

Je dis tout de suite que pour ce qui me concerne, je trouve la peine de mort parfaitement légitime. Je ne vois pas de raison pour que la communauté se prive de la possibilité d'écraser ce qui la dérange ; d'ailleurs, qu'on ne cherche pas à me faire croire que les hommes formeraient des communautés si ce n'était pour écraser plus aisément ce qui les dérange. C'est là l'évidence. On ne tergiverse pas tant sur le cas du moustique qui a piqué jusqu'au sang – et pourtant non, il n'y a pas de différence. Si tant est que la vie ait une valeur en soi, cette valeur est toujours la même. L'homme est un moustique d'une autre forme et d'une plus désirable puissance. La communauté a parfaitement le droit de mettre à mort celui dont la vie la pique et l'irrite ; le fait qu'elle hésite la rend seulement un peu plus méprisable.

Mais évidemment, dans ce monde de lâcheté et de pruderie mal justifiée, le débat n'est qu'un jeu, rien qu'une petite plage horaire ménagée aux imbéciles, entre deux créneaux publicitaires, pour qu'ils puissent se délecter de l'air sérieux qu'ils arborent lorsqu'ils font semblant de penser. Ils se gargarisèrent donc quelque temps de leur grandiloquence creuse, de leurs périodes sans âme où ils articulaient le « caractère presque sacré de la vie humaine », même si les têtes dirigeantes se devaient de « comprendre le rejet légitime des Citoyens devant de telles atrocités », qui « réveillaient le souvenir des heures les plus

sombres de notre histoire ». J'eus le plaisir de voir que certains désiraient faire de moi l'exemple du « naufrage de tout un système de valeurs », la marque la plus sûre de la « crise morale que traversait notre société », enfin de me voir peinturluré en épiphénomène de la mondialisation et des jeux vidéo. J'ai bien rigolé. Que je fasse partie des couches sociales « favorisées » achevait de les surexciter, sur leurs plateaux de Banlieue-Nord : ils trépignaient de joie en constatant que la monstruosité n'était pas l'apanage exclusif des misérables ; cela regonflait une bonne fois leur enthousiasme démocratique. *But that music got no groove, got no balls...* Personne ne se décida à rétablir la peine de mort.

Au procès, en revanche, l'ambiance était un peu différente. Je crois qu'ils auraient bien aimé voir ma tête rebondir au fond d'un sac, décrivant de façon très photogénique une trajectoire perpendiculaire à la majesté verticale de la guillotine. Ils n'étaient pas franchement ravis d'avoir à juger l'un des leurs, de ne disposer, une fois n'est pas coutume, d'aucun des baumes qui rendent habituellement si onctueux l'exercice de la justice humaine : je n'étais pas fou, pas pauvre, pas alcoolique, pas même laid. Mon costume, le jour du verdict, était de meilleure coupe que celui du procureur. Ils auraient eu envie de m'envier ; lorsque M. le juge ouvrait mon dossier, il reconnaissait un homme qui aurait pu être un jeune ami de sa femme. Sans qu'il y ait quoi que ce soit dans cette idée qui me fasse ressentir le moindre orgueil, je pense que le délicieux Badinter

lui-même, s'il avait eu à traiter mon cas, aurait vu ses convictions chanceler un peu. Je comprends bien leur révolte : si, sans égard pour mon rang et pour mon milieu, je me permettais des choses pareilles, alors tout le monde... Ils n'allèrent pas au bout de leur pensée. Tristes pantins. Et l'on ne me condamna pas à mort.

Par conséquent, je dispose à présent d'un temps infini pour revenir sur cette histoire. La mienne. Elle a bien des qualités, et je subodore un contrat aux à-valoir juteux avec quelque homosexuel à lunettes d'une grande maison d'édition. J'aurai un large bandeau rouge sur ma couverture, avec écrit en gros caractères vulgaires « LES CONFESSIONS DU MONSTRE » ou autre mensonge du même acabit. Le mot « confession » plaît beaucoup, il sonne profond – les imbéciles paieront, ils me paieront, ils achèteront le monstre qu'ils n'ont pas voulu tuer. Je sais d'avance qu'ils en réclameront, du monstre, qu'ils n'en auront pas eu leur soûl. Mais je m'en moque : je ne pense qu'à préparer ma retraite, cosue, de bon goût, scandaleuse. Parce que le mot perpétuité, lui, a trop de syllabes pour être encore compris de qui que ce soit – et comme je viens juste d'avoir vingt-sept ans, je peux compter sur un « après » un peu plus alléchant que ce qu'ils appellent réinsertion. Ils finiront bien par me laisser ressortir d'ici. Cela n'est un mystère pour personne : le châtement n'existe plus.

PREMIER CAHIER

« Vous ne savez pas tout » : cette courte phrase m'a rendu toute la procédure judiciaire presque jouissive. « Vous ne savez pas tout » : aussitôt le regard devenait vide et la bouche arrêta son agitation perpétuelle. Aussitôt l'attention se concentra sur moi, et j'avais tous les pouvoirs qu'un homme peut espérer : je possédais le passé, je déterminais l'avenir, j'étais le présent tout entier. Dès que l'un de ces fantoches de l'appareil de la justice, imbu de son rôle fictif et grandiloquent comme l'institution qu'il sert, semblait oublier un peu sa contingence et sa médiocrité, dès qu'il faisait mine de me confondre avec quelque petit malfrat gouailleux ou quelque attardé devenu violent à l'occasion d'une mauvaise cuite, cette seule phrase suffisait à replacer les pièces sur l'échiquier, et à rappeler à celui que j'avais en face de moi qu'il était lui-même aussi impuissant et interchangeable qu'un pion.

« Vous ne savez pas tout. » Ils m'ont arrêté pour un triple meurtre – seulement parce que je le voulais bien. Ils ne s'en doutaient pas, les trois sbires qui

m'ont interpellé dans le salon de mes parents. Ils croyaient qu'ils me traquaient. Lorsqu'ils sont arrivés, c'était la nuit noire. Ils ont frappé à la porte d'entrée un moment avant de se rendre compte qu'elle n'était pas fermée à clé. J'ai entendu leurs exclamations étouffées dans le vestibule, quand ils ont découvert le cadavre, la mare de sang qui s'était formée sur le carrelage beige. Moi j'étais toujours assis dans le salon, sur le canapé familial de cuir brun, face à la télévision qui continuait de cracher des clips ; j'en avais coupé le son depuis longtemps. J'étais un peu engourdi, je n'avais pas allumé la lumière lorsque la nuit était tombée. Le premier d'entre eux a ouvert la porte, j'ai tourné la tête vers lui et il a sursauté en me voyant. Il a cherché l'interrupteur, je me suis levé dans le craquement doux du cuir et j'ai voulu parler, mais j'ai aussitôt abandonné. Puis je me suis ressaisi : les manches de ma chemise, assombries de sang séché, m'évitaient toute équivoque. Ils sont entrés, avec des manœuvres de démineurs, et cela m'a fait rire intérieurement. Ils ne savaient pas, en me donnant du « monsieur » et du « nous allons procéder » comme ils avaient appris à l'ânonner durant leur courte formation, qu'ils ne m'emmenaient que parce que je l'avais bien voulu, et qu'ils n'étaient rien que l'instrument d'une pensée trop haute pour qu'ils la soupçonnassent seulement. Je les ai docilement suivis, menotté. La rue était déserte, la rue de mes parents est toujours déserte à la nuit tombée. Une brume froide et légère formait un halo autour des globes blancs des lampadaires. Je me suis

installé sans mot dire à l'arrière de leur berline aux amortisseurs fatigués. L'un d'entre eux a pris le volant, la sirène s'est mise à hurler et j'ai regardé le mur du pavillon inondé de la lumière bleue du gyrophare, le temps que le flic fasse son demi-tour à grands coups d'accélérateur et de crissements de pneus. Ils ne parlaient pas. Celui qui s'était assis à l'arrière avec moi a dit dans son talkie-walkie que le suspect avait été interpellé, qu'on procédait à son transfert au commissariat ; une voix grésillante l'a félicité et il s'est calé dans son siège. Ils étaient contents. Un peu intimidés par le criminel, mais contents. Moi j'ai continué de regarder à travers la vitre, et chaque fois que je me souvenais des menottes à mes poignets et de la présence de ces trois hommes à côté de moi, je sentais poindre un rire nerveux au fond de ma gorge. J'ai bien failli exploser en arrivant au commissariat, quand ils m'ont extrait de la voiture avec des airs de commando, en *sécurisant le périmètre*, mais j'ai réussi à garder mon sang-froid. Lorsque, après moult précautions ils m'ont fait asseoir à un bureau et que le plus galonné a ouvert son fichier pour prendre ma déposition d'un air très professionnel, je l'ai regardé un moment avec un sourire mûrement exercé avant d'articuler : « Vous ne savez pas tout. »

L'homme agit toujours comme s'il maîtrisait sa vie et le monde ; il en est fermement convaincu aussi longtemps qu'il n'y pense pas ; et comme il ne pense jamais, il est convaincu de son mensonge sans même savoir qu'il a menti. Quand vous lui

rappelez alors l'étendue de son ignorance, le spectacle est des plus grandioses et des plus pitoyables : la brûlure de l'insulte lui suffit à comprendre sa vérité implacable, et le moment de vexation ne dure que le temps que le voile se déchire sur la peur et l'asservissement. Car il sait que vous avez raison ; car son mensonge lui éclate au visage avec le tonnerre de l'évidence, et pas un n'entrevoit une seule seconde la possibilité de nier sa misère. « Vous ne savez pas tout » : aussitôt que cette phrase est dite, tous vous reconnaissent comme leur maître et bourreau, tous admettent malgré eux et immédiatement leur condition d'esclave. Aussitôt ils deviennent rampants et geignards comme des affamés, humiliés comme eux, indignes comme eux. Ils embrasseraient le pied qui les a ainsi frappés au visage.

Dans un système organisé tel celui de la justice, le résultat est des plus savoureux. C'est le jeu de dominos : la belle hiérarchie s'aplatit et met à nu son motif. Le sbire numéro un s'écroula sous la pichenette et alla chercher son supérieur, effrayé d'avance de ce qu'il ignorait.

Le bureau aux murs beiges sur lesquels étaient punaisées des affiches de propagande s'emplit progressivement de types, qui me regardaient du coin de l'œil tandis que le commissaire dactylographiait ma déposition avec des doigts hésitants. Moi, je trônais au milieu d'eux, le dos bien droit. « Vous ne savez pas tout » : je leur donnai trois meurtres, trois os à ronger – un découvert, deux offerts, le jeu en valait la chandelle. J'aurais pu ainsi écouler tout

mon stock, mais je ne suis pas de cette race qui, quand elle trouve un filon, s'y précipite en ahanant jusqu'à tant que tout soit épuisé. Il faut savoir garder des cartouches. En revanche, je ne fus pas avare de détails ; et je contemplai, en racontant, leurs visages livides et leurs bouches entrouvertes ou pincées. Le commissaire tentait de garder la tête froide et répétait « une chose après l'autre », en frottant ses paumes humides contre ses cuisses. Je me suis bien amusé à lui faire perdre les pédales. Je sautais d'une scène à la suivante, j'établissais des analogies, puis les repoussais, mélangeais les victimes, passais des éléments sous silence en dévoilant d'incohérents. Je crois que mon récit de tortures fut à lui seul un instrument de torture ; et, lorsqu'ils faisaient mine de prendre une seconde de recul, la petite phrase suffisait à les rendre à nouveau effrayés et dociles sous mon joug implacable : « Vous ne savez pas tout. » Des pantins.

Il faut dire, à la décharge de ces minables, qu'on croise dans les bureaux des commissariats des gens qui auraient été mieux n'importe où ailleurs qu'ici. Tel brunet de quarante ans, adepte de football et bon père, habitué aux délits mineurs et au premier échelon du casier judiciaire, aura été traversé par mon passage dans sa vie comme par une balle, de part en part. Tel lieutenant stagiaire (amateur de science-fiction), préparé aux caillasseurs des premières affectations et aux collègues qui fument la drogue confisquée, aura pour la première fois, en m'écoutant, ressenti le vertige de l'autre. La cruauté

gratuite, le sang absurde, la mort irrévocable : j'ai foudroyé le poste de police comme, plus tard, je foudroierais le tribunal. La justice humaine n'est pas faite pour des cas tels que moi. Elle n'y résiste pas. Ses pauvres mots ne veulent plus rien dire.

Et pendant que je parlais, le cirque du hall d'accueil continuait. Les alcooliques rageurs, les filles-mères hargneuses, les touristes dépossédés et les chauffards lunatiques faisaient la queue au guichet, ou bien rompaient pour une seconde, par leur défilé entre les chemises bleues, l'ennui de ceux qui attendaient quelque chose. Il y avait des engueulades dans les téléphones, des journaux parcourus dix fois et froissés par des mains nerveuses, des gobelets pleins d'un liquide fumant débités par la machine qui trônait dans un coin, au milieu des posters de prévention routière et de lutte contre les violences conjugales. La plantonnette imperturbable consignait de son écriture ronde l'état civil des arrivants, répondait au téléphone, riait aux blagues des deux agents attendant leur chef pour repartir en patrouille, souples et communs sous leurs lourdes ceintures. Et au-dehors, les flics et les Citoyens fumaient leurs cigarettes dans la bise du soir, parmi le vacarme de l'avenue et le flot des passants, avec leurs bribes d'existence, leurs espoirs à durée déterminée, leurs inquiétudes criantes ou tapies dans leurs sourires. Et moi, à chacune de mes phrases, à chacun de mes mots, j'avais le pouvoir d'interrompre toutes ces vies-là.

Ils ne savaient pas tout – et ils n’auraient pas voulu le savoir. Ils auraient souhaité que ce que je leur disais se suspendît à mes lèvres, s’effaçât, disparût et s’anéantît dans le silence d’où c’était venu. Le stagiaire aurait voulu retrouver les caillasses et le shit, et que le mal s’arrêtât aux piètres illicites du monde humain. Le papa footballeur secouait la tête en se frottant les yeux, les mâchoires crispées, et lorsqu’il rentrerait chez lui, dans quelques heures, il regarderait ses fils avec une angoisse inconnue, irréversible. « Papa, tu as déjà vu un tueur ? » Deux grands yeux sérieux, un pyjama aux imprimés figurant des super-héros de comics américains. Et la réponse qui se noue dans la gorge – car peut-être, se dit le fol espoir humain, peut-être que le mal n’existe pas si personne n’en parle. Mais je continuais de parler. Ils auraient tout donné pour que je me taise.

Mes mots les atteignaient de plein fouet, parce qu’ils y retrouvaient la conscience lointaine d’un absolu auprès duquel leur échelle de valeurs flambait d’un coup et tombait en cendres. L’instinct. Le mien. Le leur. La traque : être la proie ou être le prédateur. Personne ne les avait jamais confrontés à cette seule loi : celle de la cruauté et de la peur, celle de l’odeur du sang et de la sueur. C’était une fiction, des milliers de fictions qu’on leur servait au cinéma le samedi soir ; jamais ils ne s’étaient demandé pourquoi ils payaient leurs places. Et moi je venais briser toutes ces fictions avec une réalité qu’ils avaient ignorée.

La réalité, ils se la cachaient obstinément : la véritable raison des séances de cinéma le samedi, c'était en creux le désir qu'ils avaient d'écouter mes paroles. Ils avaient beau être horrifiés par ce que je racontais, ils restaient là, ballants, fascinés. Ils ne voulaient pas savoir, mais ils voulaient savoir. Tout comme vous, vous tous ! Vous ne voulez pas savoir, mais vous voulez savoir. Je vais vous dire ce que vous souhaitez entendre.

Vous souhaitez entendre cette fureur subite et immémoriale, cette explosion originelle et dévastatrice, qui, seule, vous fait vous sentir vivant. Vous souhaitez entendre ce bruit assourdissant, un hurlement qui n'a plus rien d'humain, ce rugissement de la peur que vous reconnaîtrez sans jamais l'avoir entendu – parce qu'il a si souvent résonné en chacun de vous comme l'écho d'un appel oublié.

Vous souhaitez que je vous raconte le guet, la traque, l'assaut. Que je vous raconte l'éclair de panique quand la lumière enfin se fait dans le regard jusqu'alors si morne. Le babillage d'un coup interrompu. Et soudain, la course, la poursuite, deux haleines sifflantes, saccadées, détraquées, furieuses. Puis le choc des corps, la collision.

Vous voulez que je vous explique cette odeur âcre de la panique, les paumes moites qui s'ouvrent devant les yeux, les jambes tremblantes qui se dérobent mais tentent encore de s'enfuir, la révolte parfois que provoque l'adrénaline – toutes ces empoignades subites, ces étreintes comme des morsures,

N° d'édition : L.01ELJN000484.N001
Dépôt légal : janvier 2013